MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 101 (2001), p. 351-368

Claude Rilly

Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724709926	*Ouadi el-Jarf I*	Pierre Tallet, Grégory Marouard, Damien Laisney
9782724710427	*Ermant III*	Christophe Thiers
9782724710144	*Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)*	Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007	*Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe*	Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038	*Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II*	Bernard Mathieu
9782724709889	*Proceedings of the 14th International Conference for Nubian Studies*	Marie Millet (éd.), Vincent Rondot (éd.), Frédéric Payraudeau (éd.), Pierre Tallet (éd.)
9782724710182	*Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 32*	Sylvie Marchand (éd.)
9782724709919	*Les « Magasins nord » de Thoutmosis III*	Sébastien Biston-Moulin

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy

Claude RILLY

DEPUIS une trentaine d'années, l'usage s'est répandu chez les égyptologues et les spécialistes du Soudan ancien de translittérer « Piye » ou « Peye » le nom du conquérant koushite, et non plus « Piankhy » ou « Pianchi » comme auparavant. Ce changement repose sur l'interprétation développée par Karl-Heinz Priese dans un brillant article intitulé *Nichtägyptische Namen und Wörter in den Inschriften der Könige von Kusch*, publié en 1968 dans les *MIO*.

Nous nous proposons dans les pages qui suivent de réviser les arguments et les résultats de l'étude de Priese, et de démontrer en particulier que le signe de vie ☥ dans le cartouche égyptien du roi avait en réalité une valeur phonétique. Le nom n'était pas pour autant véritablement égyptien, en dépit des apparences, mais bel et bien méroïtique [1], comme l'avait justement pressenti Priese, mais, contrairement à son hypothèse, il ne se prononçait pas « Piye » ou « Peye ». Nous tenterons enfin de savoir, à la lumière des textes méroïtiques ultérieurs, quel nom originel pouvait bien se dissimuler sous cette transcription égyptienne.

La première partie de cette étude a été présentée au 9e congrès d'études méroïtiques à Munich (24-27 août 2000). Nous remercions M. Pascal Vernus, M. Jean Leclant, Mme Berger-El Naggar, M. Bernard Caron, M. Michel Chauveau, Mme Karola Zibelius-Chen, Mme Angelika Lohwasser, ainsi que M. Daniel Kahn pour leurs aimables suggestions ou encouragements.

1 Il s'agit exactement d'« ancien méroïtique ». Il semble préférable de réserver l'acception linguistique du terme « napatéen » à l'égyptien particulier utilisé par les scribes de Koush, et incluant des transcriptions de noms indigènes ; cf. C. PEUST, *Das Napatanische. Ein ägyptischer Dialekt aus dem Nubien des späten ersten vorchristlichen Jahrtausends. Texte, Glossar, Grammatik*, Göttingen, 1999. Dans un ouvrage à paraître prochainement, nous proposons les périodes suivantes pour l'histoire de la langue de Koush (*contra* F. HINTZE, *Studien zur meroitischen Chronologie und zu den Opfertafeln aus den Pyramiden von Meroe*, Berlin, 1959, p. 67-68) : protoméroïtique (c. 2200 - 1000 av. J.-C.), ancien méroïtique (c. 1000 - 500 av. J.-C.), moyen-méroïtique (c. 500 - 50 av. J.-C.), néo-méroïtique (c. 50 av. J.-C. - 500 apr. J.-C.). Bien entendu, les changements sont graduels et ces périodes restent approximatives. On veillera à ne pas les confondre avec les styles paléographiques successifs définis par F. Ll. GRIFFITH, *The Meroitic Inscriptions of Shablûl and Karanog*, *E.B. Coxe Expedition to Nubia* VI, Philadelphie, 1911, p. 17-21.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

1. Histoire d'une interprétation

Le nom de Piankhy [2] n'apparaît pas dans la liste de Manéthon, qui fait commencer la « dynastie éthiopienne » avec *Sabakon* (Shabaqo). Aussi, lorsque les premières mentions de ce nouveau pharaon furent découvertes, les égyptologues lurent naturellement le cartouche « Piankhy », comme le fit Gauthier dans son *Livre des Rois d'Égypte* [3]. Cette lecture resta uniformément en vigueur jusqu'à la fin des années soixante. Mais en 1962, Fritz Hintze publia les inscriptions du temple du Lion à Musawwarat es-Sufra, où apparaissait une étrange transcription en hiéroglyphes égyptiens du nom de cette localité : *Ỉpbr,* suivi du signe *ʿnḫ*. Or le terme méroïtique pour ce lieu était connu sous la forme *Aborepi*. Hintze se demanda si l'hiéroglyphe ☥ n'avait pas ici une valeur déterminative : il n'aurait pas été prononcé, mais aurait précisé un élément méroïtique signifiant « vie » [4]. Quatre ans plus tard, dans sa recension du livre de Hintze, le professeur Leclant revint sur ce détail. Il suggéra prudemment que le signe *ʿnḫ* pourrait avoir été écrit en lieu et place d'un mot méroïtique *pi*, présent à la fin du nom indigène pour Musawwarat, et peut-être aussi dans le nom de Piankhy, ce qui expliquerait la place mouvante de l'hiéroglyphe dans les différentes orthographes du nom royal [5].

La même année, Richard Parker publia une étude consacrée à trois textes, deux papyri et une stèle, qui mentionnaient un souverain appelé Py. Si l'on suivait la chronologie proposée pour ces documents, ce ne pouvait être qu'un autre nom du roi Piankhy, sans doute un hypocoristique [6]. Une seconde lecture de la stèle par Janssen [7] confirma deux ans plus tard le résultat obtenu par Parker, tout en mentionnant la suggestion de Leclant.

Ce problème ne pouvait laisser indifférent Priese, qui venait justement de terminer sa thèse sur le matériel lexical méroïtique dispersé dans les inscriptions des monarques koushites [8]. À partir de ces quelques éléments, il proposa pour le nom du conquérant une nouvelle lecture « Piye », où seraient juxtaposés un terme méroïtique *pi/pe* signifiant « vivant », et le suffixe *-ye*, qui termine souvent les noms de personnes.

Ces conclusions reçurent une immédiate confirmation dans une étude, par Jürgen von Beckerath, de la stèle C 100 du Louvre, originaire de Thèbes, où figuraient simultanément, selon lui, les noms de Py et de Piankhy [9]. Publié en 1969, l'article avait été rédigé trop tôt pour tenir compte de la théorie de Priese, mais un *addendum* exprimait la totale approbation de l'auteur avec cette interprétation qui, dès lors, allait être considérée comme une

2 Pour des raisons qui apparaîtront clairement à la fin de notre démonstration, nous avons choisi de supprimer le *ʿayin* dans la translittération de ce nom.

3 H. GAUTHIER, *Le livre des rois d'Égypte*. *MIFAO* 20, 1917, IV:3 (III), 4 (VII[e]), 50/51 (I, II). Ce savant supposait l'existence de sept rois de ce nom, en raison des variations sur le nom d'Horus.

4 F. HINTZE, *Die Inschriften des Löwentempel von Musawwarat Es Sufra*, Berlin, 1962, p. 20.

5 J. LECLANT, « Compte rendu de Hintze : « Die Inschriften des Löwentempels von Musawwarat es Sufra » », *OLZ* 61, 1966, p. 552.

6 R. PARKER, « King Py, a Historical Problem », *ZÄS* 93, p. 114.

7 J.J. JANSSEN, « The Smaller Dâkhla Stela (Ashmoleum Museum n. 1894-107b) », *JEA* 54, 1968, p. 165-172.

8 K.-H. PRIESE, *Das meroitische Sprachmaterial in den ägyptischen Inschriften des Reiches von Kusch*, Berlin, 1965 (thèse non publiée mais fréquemment citée).

9 VON BECKERATH, « Zu den Namen des kuschitischen Königs Pianchy », *MDAIK* 24, 1969, p. 58-62. J. Yoyotte, dans une étude ultérieure, a prouvé de manière convaincante que le nom à demi effacé transcrit « Py » par von Beckerath devait être lu « Iny », et désignait un roi de la XXIII[e] dynastie ; cf. J. YOYOTTE, « Pharaon Iny. Un roi mystérieux du VIII[e] siècle avant J.-C. », *CRIPEL* 11, p. 113-131.

BIFAO 101 (2001), p. 351-368 Claude Rilly
Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy.
© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

quasi-certitude. Elle figure notamment dans la rubrique « Pi(anchi) » du *Lexikon*, et plus récemment dans le livre de Morkot, *The Black Pharaohs* :

« Early scholars read the king's name as "Piankhy", but in recent years, it has been recognised that it should be read as "Py" or "Piye", the ankh-sign being introduced to give it an Egyptian quality [10]. »

Seuls deux auteurs exprimèrent quelques réserves. Vittmann, bien qu'il ne présente aucune objection envers l'interprétation méroïtisante « Piye », fait remarquer que les Égyptiens ne pouvaient lire le nom autrement que « Pianchi », et qu'il fallait tenir compte prioritairement de leur lecture pour la translittération [11]. Le second, Katznelson, considère les preuves données par Priese comme encore insuffisantes, et propose donc de conserver l'ancienne transcription, en attendant d'autres indices plus convaincants [12]. Plusieurs égyptologues, comme Leclant dans l'article cité du *Lexikon* ou Grimal dans son étude de la stèle triomphale du conquérant [13], ont fait usage d'une translittération prudente comprenant des parenthèses : Pi(anch)i ou Pi(ankh)y, mais la leçon « Piye » ou « Peye » fait actuellement l'objet d'un certain consensus.

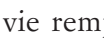
2. Les arguments de Priese

L'interprétation de Priese reposait sur quatre indices, mais il nous faudra en traiter un cinquième, donné comme simple conséquence des précédents.

1. Le signe *ʿnḫ*, a tendance à changer de place dans le cartouche du roi. Priese mentionne quatre dispositions qui diffèrent de la graphie régulière .

Il admet que la première était sûrement ornementale, et la dernière une évidente erreur du scribe. Les deux restantes comportent, l'une le signe de vie au début : (quatre occurrences), et l'autre à la fin : (3 occurrences). Cette instabilité est selon lui la preuve que l'hiéroglyphe est utilisé avec une valeur idéographique ou déterminative, et non pas phonétique [14].

2. La valeur déterminative du signe est confirmée par son absence totale dans la variante *Py*, qui apparaît dans trois textes : deux papyri en hiératique anormal originaires de Thèbes et une stèle privée en hiératique retrouvée dans l'oasis de Dakhla [15].

3. Dans les textes égyptiens gravés sur les parois du temple de Musawwarat, le nom de cette localité est écrit  ou . Le signe de vie remplace ici la syllabe finale *-pi*

10 G.R. Morkot, *The Black Pharaohs. Egypt's Nubian Rulers*, Londres, 2000, p. 169 et n. 2.

11 G. Vittmann, 1974, « Zur Lesung des Königsname Piankhy », *Orientalia* 43/1, p. 12-16.

12 Katznelson, « Пйанхи или Пийе ? » [« Piankhy ou Piye ? »] 3, 1985, p. 112-118.

13 N. Grimal, *Études sur la propagande royale égyptienne I. La stèle triomphale de Pi('ankh)y au Musée du Caire JE 48862 et 47086-47089*, *MIFAO* CV, 1981.

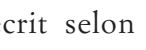
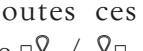
14 K.-H. Priese, « Nichtägyptische Namen und Wörter in den ägyptischen Inschriften der Könige von Kusch. Meroitische Lehnwörter in den ägyptischen Texten », *MIO* 14, 1968, p. 168-170, 171-172.

15 P. Belzoni (Leyde) ; P. Vatican 10574 ; Ashm. Museum N° 1894.107.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

connue dans le nom méroïtique correspondant *Aborepi*, que l'on trouve dans quelques graffiti d'adoration au dieu-lion Apedemak [16] : *Apedemk Aborepi-te-l-i* « ô Apedemak (qui es) à Musawwarat ». Cette syllabe *pi* devait donc signifier « vivre », « vivant » ou « vie » [17].

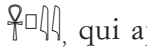
4. Ce mot *pi* correspond au vieux-nubien *pi*, nubien moderne *fi* (dialecte mahas) ou *bu* (dialectes kenuzi-dongolawi), signifiant « être », « exister », et utilisés pour la formation du futur [18].

5. Le dernier indice apparaît dans les différentes versions du nom de l'épouse de Piankhy, écrit selon les sources  , , , ou . Toutes ces graphies renverraient à la même reine nommée Pekarisloye. L'alternance  constitue un argument supplémentaire en faveur de l'équation *pi/pe* = « vie », « vivre » ou « vivant » [19].

Cet impressionnant faisceau de présomptions explique pourquoi la théorie de Priese a reçu un accueil aussi favorable. Nous nous proposons néanmoins d'examiner dans le détail la solidité de chacun de ces arguments.

3. Critique des arguments de Priese

3.1. Place du signe ☥ dans le cartouche

L'orthographe  , qui apparaît par deux fois, n'a rien de surprenant. Le signe *ʿnḫ* est un attribut divin, et il peut donc être sujet à « antéposition honorifique [20] ». La seconde graphie particulière, où le signe *ʿnḫ* est placé à la fin, est plus difficile à expliquer, mais on peut supposer avec quelque vraisemblance que ☥ joue ici un double rôle : il constitue un élément du nom Piankhy, mais aussi une abréviation pour la formule bien connue *ʿnḫ ḏt* : « qu'il vive à jamais ! » (ou simplement ☥ *ʿnḫ* « qu'il vive ! »), habituellement placée derrière le cartouche, mais parfois intégrée à l'intérieur. Un tel jeu sur les signes n'a rien d'exceptionnel dans les textes égyptiens et les scribes étaient friands de ces « graphies sportives », souvent bien plus sophistiquées. Mais au bout du compte, les versions particulières du nom du conquérant sont statistiquement peu nombreuses : la graphie usuelle est par exemple la seule utilisée parmi les multiples occurrences du cartouche royal sur la grande stèle triomphale. Il n'y a donc pas de réelle hésitation sur l'orthographe du nom [21].

16 *REM* 1111/1-2 (= MS 46), ainsi que les inscriptions inédites MS 31 et MS 48. Le graffito *REM* 1111 donne *Aborepe* (d'où la variante Peye). Pour *REM* 1052/4, voir *infra*, n. 29.

17 K.-H. PRIESE, « Nichtägyptische Namen », p. 170-171.

18 *Ibid*., p. 173-174.

19 *Ibid*., p. 176-180.

20 G. LEFEBVRE, *Grammaire de l'égyptien classique*, *BdE* 12, 1955, § 57-58.

21 Voir VON BECKERATH, « Zu den Namen... », p. 62.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

3.2. Le roi « Py »

L'équivalence entre le roi « Py » et Piankhy est tout à fait possible, mais elle n'est plus aussi certaine depuis l'article cité de Yoyotte. Si cependant on l'admet, la question demeure de savoir si « Py » est, selon la suggestion de Priese, le véritable nom du roi, conforme à la prononciation effective, ou un simple hypocoristique. Beaucoup de ces diminutifs sont en égyptien terminés par *-y* [22], et *Py* est particulièrement fréquent : il semble qu'on l'ait utilisé occasionnellement pour Pépi Ier, mais il est très répandu par la suite comme « nom de tendresse » pour beaucoup d'anthroponymes [23]. Il n'est donc pas nécessaire de supposer que Py est une transcription égyptienne fidèle à la prononciation méroïtique du nom royal : l'élément *-y* peut être plutôt le suffixe diminutif, et non la finale, égyptienne ou koushite, du nom complet Piankhy.

L'existence de cette forme Py ne prouve donc nullement que le signe *ꜥnḫ* n'ait pas été prononcé dans la lecture du cartouche. Personne n'irait en effet supposer que l'élément *m-ḥɜt* dans le nom du pharaon *Ỉmn-m-ḥɜt* « Amenemhat » était muet sous prétexte que l'on trouve dans certains textes un diminutif *Ỉmny* ! La présence sur un même document du nom entier et de l'hypocoristique n'est pas davantage une critique recevable puisque le cas se rencontre dès l'Ancien Empire [24].

Une dernière objection peut être opposée à l'interprétation de Priese selon laquelle Py serait le véritable nom du souverain. Elle recoupe en partie celle de Vittmann dans son article précédemment cité. Si Piankhy devait être prononcé « Piye », et qu'il fût cependant écrit avec un signe *ꜥnḫ* à simple valeur déterminative, comment un scribe égyptien ordinaire aurait-il pu le savoir, puisque l'on peut penser qu'il n'avait aucune connaissance du méroïtique ancien ? Certes, les scribes de haut rang étaient censés avoir appris le sémitique [25], mais il est très invraisemblable qu'ils aient connu la langue méroïtique, particulièrement au tout début de la domination koushite, et de plus sous un roi qui revendiquait son entière « égyptianité [26] ». Les quelques bribes de méroïtique anciennement transcrites en égyptien que nous connaissons proviennent de formules magiques et sont à peine reconnaissables [27]. Peut-on imaginer que dans la lointaine oasis de Dakhla, au fin fond du désert libyque, à des centaines de kilomètres du premier village de langue koushite, le scribe local qui a rédigé la stèle hiératique actuellement à l'Ashmolean Museum connaissait suffisamment bien les subtilités du méroïtique pour utiliser dans son texte le nom originel du conquérant, et non sa version égyptianisée ? Comment aurait-il pu savoir que dans ce seul cas, le signe était déterminatif et non

22 Cf. H. RANKE, *Die Ägyptischen Personennamen* II, 1935, p. 95-171 et P. VERNUS, *LÄ* IV, 1982, col. 321-338, *s.v.* Name, Namengebung, Namensbildung.

23 Pour Pépi Ier, voir VON BECKERATH, « Zu den Namen... », p. 61, n. 1 ; pour « Py » en général, cf. H. RANKE *Personennamen*, p. 150.

24 Le nom complet de la reine Inenek, une des épouses de Pépi Ier, et l'hypocoristique correspondant Inty sont ainsi employés en alternance dans les inscriptions de son ensemble funéraire récemment mis au jour à Saqqara (cf. J. LECLANT, A. LABROUSSE, *La nécropole des reines de Pépy Ier à Saqqarâ (1988-1998)*, *CRAIBL*, 1998, p. 481-491).

25 Cf. P. VERNUS, « Situation de l'égyptien dans les langues du monde », *in* F. X. FAUVELLE-AYMAR, J.P. CHRÉTIEN, C. H. PERROT, *Afrocentrismes*, Paris, 2000, p. 182 et n. 107.

26 Voir N. GRIMAL, *La stèle triomphale de Pi('ankh)y*, p. 194 et T. Kendall, « Les Souverains de la Montagne sacrée, Napata et la dynastie des Koushites », *in* D. WILDUNG, *Soudan, Royaumes sur le Nil, Catalogue de l'exposition Ima (Paris) 1997*, Paris, 1997, p. 166.

27 Y. KOENIG, « La Nubie dans les textes magiques », *RdE* 38, 1987, p. 105-110.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

idéographique ou phonétique comme il l'est en bon égyptien, et que l'on devait ici ne pas le prononcer ? La forme Py, qui n'apparaît que sur trois documents privés, écrits par des scribes ordinaires à Dakhla ou à Thèbes, peut difficilement être autre chose qu'une abréviation utilisée par habitude ou par paresse.

3.3. Le nom de Musawwarat

Si les précédents arguments pouvaient être facilement contredits, il n'en va pas de même pour la transcription égyptienne du toponyme Musawwarat. Cette question complexe et épineuse se situe au cœur de la théorie de Priese et en constitue probablement le point de départ.

Le nom apparaît à cinq reprises, chaque fois terminé par le signe de vie, dans les textes égyptiens gravés sur les murs du temple, plusieurs hymnes aux dieux Apedemak et Sebioumeker, ainsi qu'une légende accompagnant l'image du prince héritier, tous inscrits sous le règne du roi Arnekhamani (235-218 av. J.-C.) [28]. Le nom méroïtique de Musawwarat, *Aborepi/Aborepe* est bien attesté dans quelques graffiti, mais la seule occurrence pour laquelle une claire photographie a été publiée montre une paléographie tardive qui ne peut en aucune façon remonter plus haut que le III^e^ siècle de notre ère [29]. Il y a donc un espace de plus de quatre siècles entre la transcription égyptienne du toponyme et son attestation en méroïtique, et on doit s'attendre à quelques modifications phonétiques. Mais on admettra tout de même que le signe *ʿnḫ* peut difficilement avoir une valeur autre que déterminative, portant sur un élément inclus dans la transcription égyptienne *Ỉpbr*. Cette observation, que nous partageons volontiers avec Priese, va néanmoins nous mener à des conclusions différentes. Tout d'abord, si nous acceptons cette valeur déterminative au temps d'Arnekhamani, nous sommes persuadé qu'elle n'existait pas encore à l'époque de Piankhy, ainsi que nous le montrerons plus loin. Ensuite, s'il semble plausible que l'hiéroglyphe *détermine* un mot signifiant « vie », il ne le *remplace* pas : les quelques signes égyptiens utilisés comme déterminatifs dans les transcriptions napatéennes, à savoir pour *mlo* « bon », « beau », pour *mk* « dieu », « déesse », et pour *mte* « enfant », ne remplacent jamais les mots *mlo*, *mk* ou *mte*, mais les suivent généralement. Une seule fois, le signe est placé au milieu du groupe *ml(o)* dans le nom de la reine Atasamalo [30], mais il s'agit de la seule occurrence où le déterminatif ne suit pas le mot méroïtique, et nous n'avons pu, malgré nos efforts, trouver la graphie citée par Priese sans références (« Nichtägyptische Namen », p. 171). Par conséquent, on peut penser que le signe *ʿnḫ* n'était pas destiné à écrire un terme *pi* dans le nom de Musawwarat, mais à déterminer un mot signifiant « vie », inclus dans la séquence précédente *Ỉpbr*. En d'autres termes, il avait une valeur déterminative, et non pas idéographique [31].

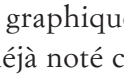
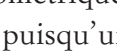
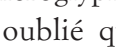
28 Nous suivons ici la chronologie proposée par St. WENIG, « Liste der Herrscherinnen und Herrscher des Königreichs Kusch », *in* : *Sudan. Festschrift Steffen Wenig*, Nüremberg, 1999, p. 180-181.

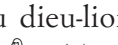
29 Il s'agit de *REM* 1111, cf. J. LECLANT *et al.*, *Répertoire d'épigraphie Méroïtique. Corpus des Inscriptions publiées*, p. 1610-1611. En *REM* 1052 (*id.* p. 1484-1485 et HINTZE *Musawwarat*, p. 45), un graffito très ancien du temple d'Apedemak, apparaît une séquence mutilée *]pitepw[* qui ne peut guère être rapprochée du toponyme *Aborepi*, malgré les hypothèses de Heyler en ce sens (A. HEYLER, « Essai de transcription des textes méroïtiques isolés (*REM* 1001 à 1110) ». *Meroitic Newsletters* 6, 1971, p. 27).

30 Voir D. DUNHAM, M.F.L. MACADAM, « Names and Relationships of the Royal Family of Napata », *JEA* 35, 1949, n° 20.

31 Cette fonction originale par rapport à l'égyptien, où le signe *ʿnḫ* a valeur idéographique ou phonétique, est une particularité du napatéen. L'idéogramme y est utilisé de façon similaire.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Une seconde particularité caractérise la transcription égyptienne du toponyme. Si la forme méroïtique *Aborepi/Aborepe* doit en être rapprochée, comme nous le pensons, il y a une curieuse métathèse graphique dans  : on attendrait en effet le signe □ *p* à la fin du mot. Hintze, qui avait déjà noté cette singularité, l'expliquait par des « raisons esthétiques [32] ». En fait, ce genre de métathèse est connu en égyptien sur une distance bien moindre, essentiellement au sein du même cadrat, et procède de motifs bien précis : les scribes recherchent ainsi une disposition géométrique ou une économie d'espace [33]. Or aucune de ces raisons ne peut être ici invoquée, puisqu'une graphie *  n'aurait été ni déséquilibrée, ni plus longue, et que le signe ⌓ (absent dans une des occurrences) [34] est en égyptien tardif une addition facultative à l'hiéroglyphe toponymique ⊗. De plus, dans une des occurrences, le scribe a manifestement oublié qu'il avait déjà écrit le signe *p* au début du mot [35]. Il l'a machinalement rajouté à sa place normale, et a ainsi créé un étrange barbarisme  *Ỉpbrp*, nous fournissant involontairement un indice sur l'orthographe phonétique du mot, qui était sans doute *Ỉbrp*.

Dans la transcription égyptienne apparaissent donc deux particularités étonnantes : l'usage du signe *ʿnḫ* comme déterminatif et le déplacement inexplicable du *p*. Ces deux détails sont trop inhabituels pour n'être pas reliés et l'hypothèse la plus vraisemblable serait que le *p* ait été déplacé pour produire justement une séquence signifiant « vie ». Ce genre de jeu de mots sacré n'est pas sans précédent dans les inscriptions napatéennes : on le retrouve à Debod, quelques années plus tard, sur les murs de la chapelle édifiée par Adikhalamani, où le nom purement méroïtique du dieu-lion Apedemak, habituellement transcrit  *Ỉprmk* [36], est réinterprété en *P(ɔ)-ỉr-mky,* soit en égyptien « le Protecteur [37] ».

Or dans les inscriptions méroïtiques royales figure un mot fort intéressant, puisqu'il s'agit d'un don que font habituellement les dieux aux souverains, ou que ces derniers réclament d'eux [38]. Ainsi, on trouve *REM* 0001 *pwrite lḫte* « donne-lui *pwrite* » ; en *REM* 0005, 0007, 0008, 0013, etc. (inscriptions de Naga) *pwrite lbḫte* « donne-leur *pwrite* » ; en *REM* 0405B *A[pe]dem[ki] Tnyidmni pwrite elḫte* « ô Apedemak, donne *pwrite* à Taneyidamani ». Nous connaissons trois autres termes méroïtiques [39] correspondant sans doute aux présents qu'en

32 F. HINTZE, *Musawwarat*, Berlin, 1962, p. 20.

33 Cf. LEFEBVRE, *Grammaire,* § 63.

34 F. HINTZE, *Musawwarat*, p. 26-27 (Inschr. N. 11).

35 F. HINTZE, *Musawwarat*, p. 20 et 31 (Inschr. N. 13), K.-H. PRIESE, « Nichtägyptische Namen », p. 170-171.

36 Cf. F. HINTZE, *Musawwarat*, p. 26. Nous ne suivrons pas la suggestion de Hofmann, selon laquelle *P(ɔ)-ỉr-mky* serait le nom originel de ce dieu, adapté plus tard en méroïtique sous la forme *Apedemk* (I. HOFMANN « Apedemakverehrung im Norden des meroitischen Reiches ? » *GM* 29, 1978, p. 35). Tout d'abord, le nom *Apedemk* contient clairement le mot méroïtique *mk* « dieu ». D'autre part, s'il est vrai que le *a-* initial peut être souvent supprimé en méroïtique (*Amni* « Amon » devient ainsi *Mni*), il est douteux qu'il puisse être ajouté *ad libitum*. Enfin, bien que la rétroflexe méroïtique *d* soit généralement rendue par un *r* en égyptien (*Medewi* « Méroé », devient *Mrw.t*), la consonne égyptienne *r* est régulièrement transcrite en méroïtique par un *r*, et non un *d*, comme en témoignent les noms *Ar* « Horus », *Atri* « Hathor », *Asori* « Osiris », etc.

37 Cf. G. ROEDER, *Debod bis Kalabsche, Tempel und Inschriften* I, Le Caire 1911, p. 49, 128 ; II, pl. 10a ; B.G. TRIGGER, A. HEYLER, T*he Meroitic Funerary Inscriptions from Arminna West*, *Publications of the Pennsylvania-Yale Expedition to Egypt* 4, New Haven, Philadelphia, 1970, p. 30, n.h. 64 ; J. SCIEGIENNY-DUDA, « À propos d'une étude sur Apédémak ». *Meroitic Newsletters* 15, 1974, p. 7 ; L.V. ŽABKAR, *Apedemak, Lion God of Meroë. A Study in Egyptian-Meroitic Synkretism*, Warminster, 1975 p. 47, 95.

38 F. Ll. GRIFFITH, « Meroitic Studies III », *JEA* 4, 1917, p. 24-25.

39 Les mots *mlowi* et *ntki/ntke* accompagnent *pwrite*, qui est alors le premier des trois (cf. ég. *ʿnḫ wḏɔ snb* « vie, santé, force »). Un quatrième terme, *wte*, apparaît seul dans des contextes similaires, par ex. sur le registre supérieur de la stèle de Taneyidamani (*REM* 1044). On a souvent supposé, à la suite de Monneret de Villard, qu'il signifiait « vie » : cf. I. HOFMANN, *Material für eine meroitische Grammatik*, Vienne, 1981 p. 319, qui suggère quant à elle une traduction « pouvoir ». Nous avons récemment proposé de voir en *wte*, prononcé /wate/, un emprunt à l'égyptien *wḏɔ.t* transcrit en grec ουατι(ον). Le mot signifierait donc « œil d'Horus », d'où « protection » : Cl. RILLY, « Deux décrets oraculaires amulétiques en méroïtique », *Meroitic Newsletter* 27, 2000, p. 105, n. 5.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Égypte les dieux offrent aux pharaons : vie, prospérité, santé, stabilité, pouvoir, etc., mais nous ne savons pas encore quel mot correspond à tel présent. Or en *REM* 0019/1, l'expression *[pw]rite lbḫte* est justement suivie du signe ☥ [40]. Si, comme nous le supposons, *pwrite* signifie « vie », la curieuse transcription de Musawwarat s'expliquerait plus facilement. Cette graphie particulière aurait permis de faire apparaître une séquence *-pbr-*, qui transcrirait un mot en relation avec la forme ultérieure *pwrite*. Le *-b-* égyptien serait l'équivalent d'une consonne, peut-être archaïque ou dialectale, qui fut plus tard notée par un *w*.

Bien que ces éléments restent du domaine de la conjecture, ils présentent un caractère complémentaire qui tisse une certaine cohérence. Le rôle spécifique d'Apedemak comme dieu dispensateur de vie a été maintes fois souligné [41], et il ne serait donc pas étonnant que le nom de Musawwarat, son principal lieu de culte, ait été mis en relation avec un terme signifiant « vie », « vivre », « vivant », par le biais d'un jeu d'écriture d'inspiration pieuse.

3.4. La comparaison avec le nubien

Le rapport que Priese établit entre le radical méroïtique supposé *pi/pe* et le verbe vieux-nubien *pi* signifiant « être », « exister » peut difficilement constituer une preuve solide. Bien que le méroïtique appartienne sans doute à la même famille que le nubien [42], il se pourrait qu'il s'agisse d'une parenté assez lointaine, comme celle qui relie par exemple le gaulois et le français, deux langues parlées successivement sur le même territoire et toutes deux indo-européennes, mais issues de branches différentes.

D'autre part, le verbe « être », dans toutes les langues qui le possèdent, est sujet à de fréquentes transformations. On peut ainsi comparer l'anglais *(I) am* et l'allemand *(ich) bin*, qui appartiennent pourtant à des langues proches, et des variations similaires se constatent dans tous les groupes linguistiques. Il y a peu de chances que, malgré un intervalle de quinze siècles et une relation de parenté aussi distendue, l'ancien méroïtique du temps de Piankhy et le vieux-nubien du Moyen Âge aient connu une forme identique pour un verbe aussi instable.

3.5. Les noms de l'épouse de Piankhy

Il peut être utile de rappeler les quatre noms que Priese attribuait à la même reine, épouse supposée de Piankhy [43] :

a. ☥ était « sœur de roi et épouse royale ». Son nom est attesté sur la stèle d'un scribe conservée au musée de Berlin (N. 4437) et que l'on suppose provenir du Delta [44].

40 Cf. K. ZIBELIUS, *Der Löwentempel von Naq'a in der Butana (Sudan)* IV. *Die Inschriften*, Wiesbaden, 1983, p. 69.

41 Voir SCIEGIENNY-DUDA, « Apédémak », p. 8 ; ŻABKAR, *Apedemak*, *passim*, ainsi que les passages de *REM* 0405B cités ci-dessus.

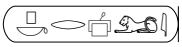
42 Il n'est évidemment pas possible d'entrer ici dans ce vaste débat. La meilleure présentation du problème reste à notre avis celle de B.G. TRIGGER, « The Classification of Meroitic : Geographical Considerations », *in* E. ENDESFELDER (éd), *Ägypten und Kush. Schriften zur Geschichte und Kultur des Alten Orients* 13, Berlin, 1977, p. 421-436.

43 □☥ apparaissant dans les autres noms royaux ou princiers koushites, étudiés par K.-H. Priese (« Nichtägyptische Namen », p. 180-183) peut être transcrit « Piankh- » sans plus de difficulté, puisque le cas se ramène à celui du nom du conquérant. En revanche, pour les noms supposés appartenir à la même reine, épouse de Piankhy, les données du problème sont différentes, et requièrent une étude particulière.

44 A. ERMAN, « Historische Nachlese. 3. Eine äthiopische Königin », *ZÄS* 30, 1892, p. 47-49 ;

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

b. était aussi une « sœur de roi et épouse royale ». Son nom a été retrouvé par Breasted inscrit sur un mur du temple B 500 au Gebel Barkal, où était gravée l'image d'un couple royal face à une barque sacrée. Le souverain serait Piankhy selon Priese, mais la partie du texte où figurerait ce nom n'a jamais été publiée, et Breasted n'en parle pas dans son rapport [45].

c.  était « grande épouse royale ». Son cartouche apparaît sur la stèle funéraire d'un prêtre chargé des libations. Ce document d'origine inconnue est conservé à Bologne (KS 1939) [46].

d. ou était la « fille du roi Kashta », « fille de Pebatma », « épouse du roi Piankhy ». Ces noms et titres figurent à trois reprises sur des montants de porte et un linteau provenant de sa tombe à Abydos. Cinq de ces éléments sont actuellement au musée du Caire (JE 32022 and 32023) [47].

Parmi ces quatre noms, seul le dernier possède un contexte satisfaisant, puisqu'il appartient à une reine Peksater, fille de Kashta et de Pebatma, et épouse de Piankhy.

Mais nous ne pouvons nous résoudre à suivre la suggestion de Priese, selon laquelle il s'agirait d'une graphie fautive pour le nom cité ci-dessus en (c). Selon lui, il y aurait eu une double erreur : le signe aurait été écrit par mégarde en raison d'une confusion du scribe chargé de tracer les textes à partir d'un original hiératique, qui aurait de plus placé faussement ce signe à la suite de l'hiéroglyphe . Il semble bien invraisemblable qu'un scribe préposé aux inscriptions d'une tombe royale ait pu commettre deux fautes aussi graves en écrivant un nom qu'il devait nécessairement connaître ou avoir entendu. Et si par hasard il l'avait fait, les inspecteurs et les hauts fonctionnaires n'auraient pas manqué de rectifier la faute avant que les graveurs se missent au travail. On connaît certaines variantes dans les transcriptions des anthroponymes koushites ou napatéens, mais elles respectent le rendu phonétique du nom original. Or tel n'aurait pas été le cas si le nom (d) ci-dessus avait été

H. SCHÄFER, « Äthiopische Fürstinnen », *ZÄS* 43, 1906, p. 48-49 ; K.-H. PRIESE, *Meroitische Sprachmaterial*, p. 92 sq, p. 277 (N. 53a) ; K.-H. PRIESE, « Nichtägyptische Namen » p. 177 sq. ; St. WENIG, « Pabatma - Pekereslo - Pekar-tror. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der Kuschiten », *Meroitica* 12, 1990, p. 336-337 (Dokument 3).

45 J.H. BREASTED, 1908, « Second Report of the Work of the Egyptian Expedition, Season of 1906-1907 », *AJSL* XXV. 1, p. 34, nº 10 ; B. PORTER, R.L.B. MOSS, *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Reliefs, & Paintings.* VII. *Nubia (The Deserts & outside Egypt)*, Oxford, 1939-1951, p. 219 (32)-(33) ; K.-H. PRIESE, *Sprachmaterial*, p. 92 sq., 277 (N. 53b) ; St. Wenig, « Pabatma », p. 337 (Dokument 4) ; L. TÖRÖK, *The Kingdom of Kush. Handbook of the Napatan-Meroitic Civilization*. Leyde, 1997, p. 336, nº 725.

46 G. KMINEK-SZEDLO, *Museo civico di Bologna. Catalogo di antichita egizio*, 1895, p. 182 ; H. SCHÄFER, « Äthiopische Fürstinnen », p. 48 ; K.-H. PRIESE, *Sprachmaterial*, p. 92 sq., p. 277 (N. 53c) ; K.-H. PRIESE, « Nichtägyptische Namen », p. 176 sq. ; P. MUNRO, *Die spätägyptischen Totenstelen. Äg. Forsch.* 25, 1973, p. 86 sq., p. 262, Taf. 27, Abb. 97 ; S. CURTO, *L'Egitto Antico nelle collezioni dell'Italia settentrionale. Catalogo della Mostra. Bologna Museo Civico*, Bologne, 1961, p. 92 (Nº 82) et pl. 45 ; St. WENIG, « Pabatma », p. 340 (Dokument 7).

47 E. AMÉLINEAU, *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, Paris, 1899, p. 52 sq ; G. DARESSY, *Notes et remarques*, Récents travaux, 1900, p. 142 ; H. SCHÄFER, « Äthiopische Fürstinnen », p. 49 ; H. GAUTHIER, *Livre des Rois*, IV, p. 120 ; M.F.L. MACADAM, *The Temples of Kawa.The Inscriptions*. *Oxford University Excavations in Nubia* I, Londres, p. 120 ; D. DUNHAM, M.F.L. MACADAM, « Names and Relationships », p. 145 (Nº 53b and 54) ; K.-H. PRIESE, *Sprachmaterial*, p. 92 sq., p. 277 (N. 53d) ; K.-H. PRIESE, « Nichtägyptische Namen », p. 176 sq. ; P. MUNRO, *Totenstelen*, p. 83 ; St. WENIG, « Pabatma », p. 338-339 (Dokument 5) ; A. LEAHY, « Kushite Monuments in Abydos », in C. EYRE, A. LEAHY, L. MONTAGNO-LEAHY (ÉD.), *The Unbroken Reed. Studies in the Culture and Heritage of Ancient Egypt in Honour of A. F. Shore*, Londres, 1994, p. 178-182, Pl. XXV.a.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

écrit pour (c). Il nous semble donc évident qu'ils appartiennent à des reines différentes : Peksater et Pekersari [48]. La proximité de ces deux noms n'a rien de suspect : on trouve une ressemblance aussi étroite entre Shabaqo et Shebitqo, noms de deux rois successifs de la XXV[e] dynastie « éthiopienne », qui ne diffèrent que par l'adjonction d'un signe dans le cartouche du second.

Le problème se pose ensuite de la relation entre (a), (b) et (c). Le nom (a) contient bien sûr le nom (c), mais ne lui est pas identique : ce pourrait être, conformément à une suggestion de Schäfer et de Breasted (cf. n. 44-45), un dérivé de (c) au moyen de l'élément formateur d'anthroponymes bien connu *ʿnḫ-*. Le nom qui en aurait résulté, Ankh-Pekersari « que vive Pekersari », aurait pu sans difficulté être donné à une autre reine, sans doute fille de Pekersari. Le nom (b), enfin, n'est qu'une variante de (c), où le signe pourrait avoir été déplacé pour produire une séquence qui rappelât le roi Piankhy. Priese, rapportant cette interprétation des noms (a), (b) et (c) par Schäfer, la rejette comme invraisemblable pour des raisons historiques. Nous ne pouvons ici entrer dans une longue polémique sur les arguments de Priese (« Nichtägyptische Namen », p. 178), mais nous nous contenterons de signaler qu'ils reposent essentiellement sur l'identification de Peksater avec Pekersari, une thèse que nous avons précédemment jugée très improbable.

Les quatre noms étudiés par Priese appartiennent vraisemblablement à trois reines différentes, et le signe *ʿnḫ*, loin d'être un déterminatif facultatif, est une partie essentielle du nom Ankh-Pekersari.

4. Arguments additionnels

4.1. Les déterminatifs dans les transcriptions napatéennes

On peut ajouter deux arguments supplémentaires contre l'interprétation de Priese. Le premier nécessitera une digression un peu longue mais indispensable, puisqu'il s'agit d'établir à quelle époque des signes à valeur déterminative furent intégrés dans les transcriptions en écriture égyptienne des noms koushites. Si l'on met de côté l'idéogramme que nous avons trouvé dans la transposition tardive (fin du III[e] siècle av. J.-C.) du nom de Musawwarat, seuls trois signes ont connu une telle utilisation, et parmi eux, un seul de façon régulière. Le déterminatif égyptien pour « enfant » apparaît dans le nom de la reine Madiqene (N° 38) [49], épouse d'Anlamani (623-593 av. J.-C.), où il précise l'élément *madi-*, méroïtique *mte* « enfant », « jeune ». L'idéogramme pour « dieu » , en égyptien *nṯr*, est attesté dans le nom de la reine Maqomalo (N° 46), femme d'Aspelta (593-568 av. J.-C.), où il détermine l'élément *maqo-*, méroïtique *mk* « dieu », « déesse ». Le dernier, , égyptien *nfr* « bon », « beau », est utilisé

48 On pourrait aussi bien, comme Porter et Moss (voir n. 45), proposer « Pakarsaye ».

49 Les chiffres entre parenthèses renvoient à D. DUNHAM, M.F.L. MACADAM, « Names ». Nous suivons dans l'ensemble la translittération de ces auteurs pour les noms napatéens, à l'exception du -ē et du -ñ, que nous avons remplacés par -o et -ne, conformément aux principes définis par Hintze pour la translittération du méroïtique. La chronologie utilisée est celle de St. WENIG, « Liste der Herrscherinnen und Herrscher ». Pour la généalogie, nous suivons L. Török, *Handbook*, *Appendix*.

BIFAO 101 (2001), p. 351-368 Claude Rilly
Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy.
© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

assez fréquemment pour préciser l'élément *-malo-*, méroïtique *mlo*, de sens similaire, très commun dans les anthroponymes koushites. Un aperçu chronologique des différentes orthographes de ce terme est particulièrement intéressant pour notre propos [50] :

 : *ma-lu* (?) dans le nom d'une Nubienne appelée *Mʿrqɜšɔty*, ou plutôt *Ma-lu-qa-ša-ti,* probablement une adaptation pour un ancien méroïtique /malukasate/ [51]. Ce nom est attesté dans le P. Berlin 9784/12, originaire de Kahun et remontant à la XVIII[e] dynastie [52]. Si les principes de l'« écriture syllabique », utilisés pour la transcription des noms étrangers et redécouverts par Albright [53] s'appliquent ici, l'adjectif aurait été vocalisé /mala/. Mais Edel a montré depuis lors que le groupe pouvait avoir plusieurs valeurs, notamment /li/ [54]. Il n'est donc pas impossible que l'adjectif se soit prononcé /mali/ en protoméroïtique, ou même déjà /malu/.

 : *ma-lu* (?) dans le nom d'un prince appelé *Kɔml[y]* [55]. Le nom est écrit sur une plaque retrouvée par Reisner dans le tumulus 6 d'El-Kurru, une tombe correspondant aux ancêtres de la XXV[e] dynastie, génération B (entre 865 et 825 av. J.-C) [56]. La transcription de *ml(o)* est presque identique à la précédente, et on pourrait penser que l'écriture syllabique, en totale décadence à cette époque en Égypte [57], était encore vivante à Koush, probablement au prix de quelques adaptations.

: *ma-lu* dans le nom « Katimala » ou « Karimala » [58], « la belle dame », une reine dont la représentation et les titres sont gravés sur un mur du temple de Semna. Bien qu'il soit actuellement impossible de dater cette inscription avec certitude, il pourrait s'agir d'une reine appartenant à une dynastie de souverains koushites dans la première moitié du VIII[e] siècle. Quoi qu'il en soit, la transcription de l'adjectif selon les principes d'Albright s'accorde parfaitement à la prononciation méroïtique ultérieure /malu/.

50 Un relevé partiellement similaire figure dans A.M. ABDALLA, « K3-ML-[Y] : **AQO-MLO-[Y(E, I)]* ; The « Meroitic » Name on El Kurru Plaque 19-3-704 », *in* St. WENIG (ÉD.), *Studien zum antiken Sudan. Akten der 7. Internationalen Tagung für meroitistische Forschungen 14-19. September 1992 in Gosen/bei Berlin, Meroitica 15,* Wiesbaden, 1999, p. 435-436, mais cet auteur ne tient pas compte de la dimension chronologique, cruciale ici puisque l'on a clairement une évolution des procédés de transcription.

51 Le mot serait en méroïtique **Mlo-qesto* : « la beauté koushite (?) ».

52 Cf. A.H. GARDINER, « Four Papyri of the 18th Dynasty from Kahun », *ZÄS* 43, 1906, p. 27-47 ; I. HOFMANN, « Die älteste Belege für das Meroitische anhand von Personenname », *Sprache und Geschichte in Afrika* 3, 1981, p. 11, n. 21.

53 W.F. ALBRIGHT, *The Vocalization of the Egyptian Syllabic Orthography*, New Haven, 1934, p. 43, 47 sq.

54 E. EDEL, « Neues Material zur Beurteilung der syllabischen Orthographie des Ägyptische », *JNES* 8, 1949, p. 44-47.

55 Cf. A.M. ABDALLA, « K3-ML-[Y] ». (première publication de ce document). Un anthroponyme *Aqomloye* (*REM* 1049/8) pourrait être une version tardive de ce nom.

56 T. KENDALL, « The Origin of the Napatan State : El Kurru and the Evidence for the Royal Ancestors », *Studien zum antiken Sudan. Akten der 7. Internationalen Tagung für meroitistische Forschungen 14-19. September 1992 in Gosen/bei Berlin*, *Meroitica* 15, éd. St. WENIG, Wiesbaden, 1999, p. 97 (chronologie révisée).

57 Voir W.F. ALBRIGHT, *Vocalization*, p. 13-15.

58 Cf. H. GRAPOW, « Die Inschrift der Königin Katimala am Tempel von Semne », *ZÄS* 76, 1940, p. 24-41 ; D. DUNHAM, J.M.A. JANSSEN, « Second Cataract Forts. I. Semna - Kumma », 1960, p. 11 ; I. HOFMANN, « Die älteste Belege... », p. 11 ; PIERCE *in* T. EIDE, T. HÄGG, *et al.*, *Fontes Historiae Nubiorum* : *I. From the 8th Century to the 6th. BC. Textual Sources for the History of the Middle Nile Between the 8th Century BC and the 6th AD*, Bergen, 1994, N° 1 p. 35-41 ; R.A. CAMINOS, « Notes on Queen Katimala's Inscribed Panel in the Temple of Semna » *in Hommages à J. Leclant* II, p. 73-80 ; L. TÖRÖK, *Handbook*, p. 127, R. MORKOT, « The Origin of the « Napatan » State » in St. WENIG (éd), Studien zum antiken Sudan. Akten der 7. Internationalen Tagung für *meroitistische Forschungen 14-19. September 1992 in Gosen/bei Berlin*, *Meroitica* 15, p. 145 ; C. BENNETT, « Queen Karimala, Daughter of Osochor ? » *GM* 173, 1999, p. 7-8. Caminos propose une lecture « Karimala » qui s'accorderait encore mieux avec le /d/ rétroflexe du mot méroïtique *kdi* : « femme », voir ci-dessus n. 36. Bennett a supposé que cette reine était une Libyenne, mais ses arguments, qui reposent sur une comparaison stylistique et une piètre correspondance phonétique ne sont pas convaincants (voir aussi la critique de R. MORKOT, *Black Pharaohs*, 2000 p. 153).

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

: *m(a)-lu* (?) dans le nom de la reine Malotaral Ire (No 41), épouse du roi Atlanersa (653-643 av. J.-C.). Le premier signe est peu reconnaissable sur le scarabée de cœur où apparaît ce nom (Boston 20644), mais, si la lecture ci-dessus est correcte, on n'a apparemment pas ici de véritable écriture syllabique.

: *mlu* (?) dans le nom d'une reine inconnue Maletarata [59] sur un sceau conservé au musée du Louvre (E 10302). Si l'interprétation de Letellier est juste, il s'agirait de la même reine que la précédente. Le premier hiéroglyphe n'est pas syllabique, mais, pour la première fois, le sens de l'adjectif est précisé par l'idéogramme égyptien *nfr*, utilisé comme déterminatif.

: *ml* dans le nom de la reine Amanimalol (N° 8), peut-être épouse du roi Senkamanisken (643-623 av. J.-C.), et dans celui de la reine Maletarata (?) sur une situle du Louvre (E 3841) [60]. Seul le squelette consonantique est écrit, mais le déterminatif assure la lecture.

: *mlu* (?) dans le nom d'un particulier appelé Malowiebamani (N° 44 d), qui apparaît sur une stèle du roi Aspelta [61] (593-568 av. J.-C.). Un souverain portant le même nom, mais avec une orthographe différente, est connu un siècle plus tard (N° 44 a-b-c, voir ci-dessous). Dans cette transcription, une orthographe syllabique (?) sur le segment /lu/ se mêle à l'usage du déterminatif.

: *ml* dans le nom de la reine Maqomalo (No 46), épouse d'Aspelta (593-568 av. J.-C.). L'écriture est consonantique, mais cette fois le déterminatif est absent [62].

, et les variantes , : *ml* dans les noms des reines Malotasen (N° 43), épouse d'Aramatelqo (568-555 av. J.-C.), du roi Malonaqene (No 40) (555-542 av. J.-C.), de la reine Malotaral II (No 42), contemporaine d'Amani-nataki-lebte (538-519 av. J.-C.), du roi Malowiebamani (No 44 a-b-c) (463-435 av. J.-C.), et de la reine Atasamalo (No 20), mère de Harsiotef (404-369 av. J.-C.). Dans toutes ces graphies, seules les consonnes sont écrites, mais l'adjectif est chaque fois précisé par le déterminatif.

59 Voir B. LETELLIER, « Un souhait de bonne année en faveur d'une reine kouchite », *RdE* 29, 1977, p. 43-52.

60 Louvre No E 3841, cf. B. LETELLIER, « Un souhait de bonne année », p. 44. Selon cet auteur, il s'agirait de la même personne que la reine appelée Maletaral Ire par Dunham et Macadam, (« Names and Relationships », No 41).

61 Louvre C 257, l. 6-7 : voir Urk. III.2, 101-108 et T. EIDE, T. HÄGG, *Fontes I*, p. 261 (No 39).

62 Deux graphies proches et sont attestées dans les noms de deux princesses (?) : Malaqaye (No 39) et Mernua (No 47), que l'on ne peut associer de façon certaine à aucun souverain. Si nos hypothèses sur l'évolution des transcriptions napatéennes sont exactes, et à supposer que ces noms contiennent effectivement l'adjectif *ml(o)*, elles pourraient avoir vécu au temps des rois Atlanersa ou Aspelta.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cet inventaire montre clairement que la transcription des noms koushites, qui au début utilisait plus ou moins fidèlement l'ancienne écriture syllabique, s'est simplifiée au début de la XXV^e^ dynastie et est devenue essentiellement consonantique après la perte de l'Égypte. L'emploi de déterminatifs est probablement apparu nécessaire pour éviter des confusions avec des homographes et ne semble pas avoir commencé avant le règne d'Atlanersa (653-643 av. J.-C.). Mais le procédé n'est pas encore systématique : le nom de la reine Madiqene, femme d'Anlamani (623-593 av. J.-C.), est écrit parfois sans, parfois avec le déterminatif . De même, celui de la reine Maqomalo [63], épouse d'Aspelta (593-568 av. J.-C.), comporte une graphie avec l'idéogramme divin complétant *mk*, et une autre où il n'apparaît pas. On comparera également le nom de la même reine Maqomalo, où le déterminatif est absent après *mlo*, et celui du particulier Malowiebamani, son contemporain, où il est présent. Après le règne d'Aspelta en revanche, aucune graphie de *mlo* n'omet le déterminatif, du moins pour les anthroponymes actuellement attestés.

Il semble donc évident que les signes déterminatifs ne sont pas apparus dans les anthroponymes napatéens avant le règne d'Atlanersa, soit un siècle après l'époque de Piankhy, et il faut encore compter cinquante ans avant que le procédé se répande sur une vaste échelle, tout au moins pour l'écriture de certains éléments méroïtiques. Cette apparition graduelle témoigne du développement progressif d'une caste de scribes indigènes, puisqu'une telle idée, qui mettait en valeur des mots méroïtiques, aurait difficilement pu germer dans l'esprit de scribes égyptiens. Cette observation rend hautement improbable l'hypothèse de Priese tendant à attribuer au signe , dans le nom de Piankhy, une valeur déterminative qui n'est attestée que cinq siècles plus tard à Musawwarat.

*4.2. L'élément *pi/pe en méroïtique*

D'autre part, on pourrait s'attendre à ce qu'un mot pour « vie » ou « vivant » ait été fréquent dans les noms propres ou du moins dans les titulatures royales du royaume ultérieur de Méroé. Pourtant, on ne trouve dans ces contextes aucun terme indépendant de forme **pi/pe*. Le préfixe verbal *p-*, tel qu'il apparaît dans les bénédictions funéraires, et dans lequel Priese voyait une trace d'un éventuel verbe « être » (Priese, « Nichtägyptische Namen », p. 174), n'est très vraisemblablement que la partie restante, après assimilation de la consonne finale, d'un préfixe plus étendu *ps-*, ainsi que l'a montré Hintze [64]. Le nom de Piankhy, ou du moins une racine « Piankh- » qui lui est probablement reliée, est fréquemment attesté parmi les noms dynastiques de l'époque napatéenne, mais aucun membre de la famille royale méroïtique ne porte un nom qui comporte un élément **pi/pe* [65].

63 Cf. B.G. HAYCOCK, « The Problem of the Meroitic Language » *in* R. E. THELWALL, *Aspects of Language of the Sudan*, Londonderry, 1974, rééd. 1978, p. 54 ; M. HAINSWORTH, *Les noms de personnes méroïtiques* (thèse inédite), Paris, Université de Paris-Sorbonne, 1979, p. 345 ; A.M. ABDALLA « K3-ML-[Y] », p. 439.

64 Cf. F. HINTZE, *Beiträge zur meroitischen Grammatik*, *Meroitica* 3, 1979, p. 70-71.

65 Le nom de Pisakar (*Pisekr*), qui apparaît en *REM* 0816 comme père du roi Amanitaraqide, et auquel Wenig attribue un règne de dix ans (30-40 apr. J.-C.), doit être segmenté *Pise-kr*, et non *Pi-sekr* : l'élément *kr-*, souvent élargi en *-kror*, est souvent utilisé dans la formation des anthroponymes.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le mot méroïtique pour « vie », comme nous l'avons précédemment établi, était sans doute *pwrite*. Ce terme n'offre pas de ressemblance réelle avec **pi/pe,* l'initiale commune étant un bien faible élément de comparaison. Quant aux autres dons que les dieux ont l'habitude de prodiguer aux souverains, ils sont exprimés par des mots comme *mlowi* ou *ntki/ntke* qui n'offrent aucun point commun avec une racine supposée **pi/pe*.

Nous espérons avoir démontré que le signe *ʿnḫ* dans le nom de Piankhy ne peut pas être considéré comme un déterminatif ou un idéogramme facultatif. La question se pose dès lors de savoir si « Piankhy » est, conformément aux apparences, un nom purement égyptien *P(ꜣ)-ʿnḫy*, ancien participe imperfectif signifiant « le vivant », ou une adaptation phonétiquement plus ou moins précise d'un nom originellement méroïtique. Dans ce dernier cas, il semble à peu près sûr que la transcription ait été soigneusement choisie pour conférer une apparence bien égyptienne.

5. Nouvelle hypothèse sur le nom de Piankhy

5.1. Piankhy, transcription d'un nom méroïtique

Si l'on détaille les noms des familles royales de la XXV^e^ dynastie et du royaume de Napata, on ne trouve que très peu d'anthroponymes égyptiens. Wenig a supposé avec vraisemblance que les seules personnes à porter un nom égyptien l'avaient reçu au cours de leur vie si elles avaient à exercer une fonction en Égypte, particulièrement dans le domaine religieux [66]. C'est clairement le cas des adoratrices divines Amonirdis et Chepenoupet. L'unique souverain qui ait porté un nom égyptien est Harsiotef, au début du V^e^ siècle av. J.-C. Bien que les rois de la XXV^e^ dynastie et leurs successeurs eussent pris des noms secondaires égyptiens, choisis de préférence parmi ceux qu'avaient portés les glorieux pharaons du passé, ils gardaient systématiquement comme nom principal (« fils de Rê ») un anthroponyme indigène, probablement pour des raisons de légitimité clanique ou religieuse qui nous échappent. Il semble donc plausible que « Piankhy » ait été une forme subtilement égyptianisée d'un nom méroïtique, bien que l'on ne puisse pas totalement écarter la possibilité qu'il ait été purement égyptien.

Malgré les apparences, le mot ne contient aucun élément phonétique qui ne soit connu par ailleurs dans les transcriptions de noms proprement méroïtiques. Même le signe , le *ʿayin*, bien qu'inconnu en méroïtique [67], est utilisé dans certaines transcriptions, probablement avec une valeur vocalique. D'autre part, la terminaison de « Piankhy », correspond parfaitement, ainsi que Priese l'a justement noté, au suffixe d'anthroponymes *-ye*, fréquent parmi les noms koushites [68], et presque systématique à l'époque méroïtique tardive. Comme

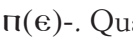
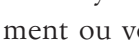
66 St. Wenig, « Pabatma » p. 345-346.
67 Cf. H. Schäfer, *Die äthiopische Königsinschrift des Berliner Museums*, Leipzig, 1901, p. 74-75 ; Peust, *Das Napatanische*, p. 229-230.
68 D. Dunham, M.F.L. Macadam, « Names and Relationships » *:* nos 10, 13, 24, 39, 45, 48, 64.

BIFAO 101 (2001), p. 351-368 Claude Rilly
Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy.
© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Schäfer et Priese l'ont suggéré, le radical « piankh- » pourrait avoir revêtu une signification « roi » ou « souverain », et il semble utilisé avec cette valeur dans quelques inscriptions [69].

Rechercher en méroïtique un terme correspondant à ce radical « piankh- » est un travail hasardeux, dont le résultat ne peut être que conjectural. Il faut en effet reconstituer d'un côté la structure phonétique de l'égyptien *P(ɔ)-ʿnḫy* et d'un autre côté celle du terme méroïtique qui pourrait lui correspondre. Or la difficile reconstruction vocalique de l'égyptien et les maigres connaissances que nous avons du méroïtique rendent la tâche extrêmement ardue.

5.2. Interprétation phonétique de l'égyptien P(ɔ)-ʿnḫy

Le schéma consonantique de *P(ɔ)-ʿnḫ y* peut être reconstruit assez aisément. Ses éléments n'ont en effet guère changé à travers l'histoire de la langue égyptienne. L'article initial, écrit *pɔ* en moyen-égyptien, et souvent alphabétiquement □ *p* en égyptien tardif, est en copte ⲡ(ⲉ)-. Quant à *ʿnḫy* « vivant », on peut utiliser la décomposition donnée dans la graphie  *pɔ-ʿnḫ* telle qu'elle apparaît dans le nom du grand-prêtre d'Amon Piankh (1074-1070 av. J.-C.) et dans la transcription araméenne *ʿnḫ* des noms égyptiens qui contiennent l'élément *ʿnḫ* [70] (VI^e^-IV^e^ siècles av. J.-C.) : on voit que le schéma consonantique devait être encore *ʿ+n+ḫ* au temps de Piankhy. Le *-y* final, une variante de désinence participiale moyenne-égyptienne [71], était sûrement ou vocalique, ou amui, puisqu'il n'est pas écrit dans le nom précédent  , et nous l'examinerons donc ultérieurement. Un schéma */p/+/ʿ/+/n/+/ḫ/* [72] est donc plus que probable pour une reconstruction consonantique de l'égyptien *P(ɔ)-ʿnḫy*.

La vocalisation de ce terme est bien plus difficile et nous ne pouvons espérer de meilleur résultat qu'un éventail de possibilités. Il semble néanmoins plausible que le *p-* et le *-n-* n'étaient suivis d'aucune voyelle audible. En ce qui concerne l'article *p(ɔ),* nous possédons le témoignage des transcriptions grecques. La succession immédiate *n+ḫ,* sans voyelle intermédiaire, est assurée par les transcriptions araméennes. Ainsi que nous l'avons précédemment évoqué, le terme égyptien *ʿnḫ* : « vivre » y est écrit *ʿnḥ*, par exemple dans *ʿnḥmt* pour l'égyptien *ʿnḫ-Mw.t* (Ankh-Mout) : « puisse Mout vivre ». Mais une variante araméenne est *ʿḥ ;* on trouve ainsi *ʿḥḥpy* pour l'égyptien *ʿnḫ-Ḥp* (Ankh-Apis) : « puisse Apis vivre [73] ». L'absence du *n* montre que cette consonne était en contact avec *ḫ*, un contact assez étroit pour former un groupe consonantique */nḫ/*, dans lequel la nasale était devenue à peine audible et donc susceptible d'être négligée dans l'écriture. Une interprétation provisoire de *p(ɔ)-ʿnḫy* pourrait donc être : */p/+/ʿ/+* voyelle$_1$ *+/n/+/ḫ/±* voyelle$_2$.

69 H. SCHÄFER, *Äthiopische Fürstinnen*, p. 50 ; K.-H. PRIESE, « Nichtägyptische Namen », p. 167 ; I. HOFMANN, *Studien zum meroitischen Königtum*. Bruxelles, 1971, p. 20 ; C. PEUST, *Das Napatanische*, p. 218.

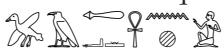
70 W. KORNFELD, *Onomastica Aramaica aus Ägypten*, Vienne, 1978 p. 85 ; J. F. QUACK, « Über die mit *ʿnḫ* gebildeten Namentypen und die Vokalisation einiger Verbalformen », *GM* 123, 1991, p. 91-100.

71 A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, Oxford, 1957, p. 274 ; P. GRANDET, B. MATHIEU, *Cours d'égyptien hiéroglyphique*, Paris, 1997, p. 457, n. 2.

72 La transcription phonologique donnée ci-dessus utilise les translittérations conventionnelles en usage chez les égyptologues. Une transcription phonétique en API serait [p] + [ʔ] + [n] + [χ] (cf. A. LOPRIENO, *Ancient Egyptian. A linguistic Introduction*, Cambridge, 1995, p. 33).

73 W. KORNFELD, *Onomastica*, p. 85.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La qualité des voyelles dans l'égyptien de la XXV^e^ dynastie est impossible à déterminer avec certitude. Elles avaient de plus tendance à présenter des variations dialectales, comme nous pouvons l'inférer du copte. Les seuls témoignages que nous possédons sur la vocalisation de *ʿnḫy* présentent un grand intérêt, mais ils concernent le démotique d'époque romaine et ils sont contradictoires. Le nom *Bȝ-ʿnḫ(y),* moyen-égyptien *Bȝ-ʿnḫy :* « âme vivante » est transcrit sur divers ostraca et papyri grecs Βιέγχις, variantes Βιῆγχις, Βιῆγκις, Βιῆχις, Βιέγκις, Βιένχις [74]. L'élément *-ʿnḫy* serait donc vocalisé ici *-/ʿēnḫ/.* L'autre transcription grecque apparaît sur une étiquette de momie bilingue [75] où le défunt est sur une face nommé en démotique  *p(ȝ)-ʿnḫ(y)*, et sur l'autre, en grec Πόγχης. Cette forme est *a priori* plus fiable que la précédente, puisqu'il s'agit de l'unique translittération actuellement connue du nom complet. L'*omicron* doit rendre le démotique /ō/ puisqu'il appartient à une voyelle accentuée, mais il est difficile de savoir si la terminaison grecque ajoutée au nom égyptien est -ς ou -ης. S'il s'agit d'un simple -ς, l'original se terminait par -/ē/. Cette voyelle pourrait être un vestige de la désinence moyenne-égyptienne du participe imperfectif . Si en revanche le grec a ajouté une terminaison -ης, ce qui est moins vraisemblable si l'on tient compte des règles de transcriptions en grec exposées par Pestman [76], il n'y avait plus de voyelle finale dans ce nom en égyptien tardif. Tous ces éléments conduisent à plusieurs solutions pour une reconstruction phonétique de *p(ȝ)-ʿnḫ(y)* en démotique : */pʿōnḫē/, /pʿōnḫ/* (correspondant tous deux à Πόγχης), ou */pʿēnḫ/* (correspondant à Βιέγχις) [77]. La première possibilité est en théorie la plus vraisemblable.

Ces reconstitutions nous fournissent un indice intéressant, mais malheureusement chronologiquement éloigné de la période qui nous intéresse, à savoir le VIII^e^ siècle av. J.-C. Il serait parfaitement aléatoire d'en tirer immédiatement un équivalent méroïtique. Il nous faut donc maintenant une autre source, et c'est dans les noms et les textes méroïtiques que nous allons la chercher.

5.3. Un possible équivalent méroïtique

Nous avons déjà remarqué que l'élément « Piankh- », commun dans les noms royaux napatéens, disparaît à l'époque méroïtique, lorsque l'adoption d'une écriture phonétique nous fait perdre sa trace. Il serait pourtant étonnant qu'un mot aussi répandu se soit totalement évanoui, alors même que nous savons qu'entre les royaumes de Napata et de Méroé, il n'y a pas de solution de continuité, particulièrement dans l'onomastique.

Trois souverains méroïtiques tardifs peuvent néanmoins attirer notre attention : Aritene-yesbokhe (vers 180 apr. J.-C.), Aryesbokhe (vers 220 apr. J.-C.), et Yesbokhe-Amani

74 F. PREISIGKE, *Namenbuch*, Heidelberg, 1922, p. 76 ; D. FORABOSCHI, *Onomasticon Alterum Papyrologicum*, s.d., p. 80 ; E. LUDDECKENS *et al.*, *Demotisches Namenbuch* I/3, Wiesbaden, 1983, p. 136 ; J. OSING, *Die Nominalbildung des Ägyptischen*, Mayence, 1976, p. 179.

75 G. MÖLLER, *Demotische Texte aus den königlichen Museen zu Berlin*. 1. *Mumienschilder*, Leipzig, 1913, n° 43 ; E. LUDDECKENS *et al.*, *Namenbuch* I/3, p. 162.

76 P.W. PESTMAN, *The Archives of the Theban Choachytes (Second Century B. C.)*, Louvain, 1993, p. 485, 488-489.

77 Transcription phonétique (API) : [ˈpʔonχeː], [pʔonχ], [pʔenχ] .

BIFAO 101 (2001), p. 351-368 Claude Rilly
Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy.
© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

(vers 290 apr. J.-C.) [78]. Dans chacun de ces noms figure un élément *-boḫe*, connu par ailleurs, et chaque fois précédé d'un préfixe *yese-*. Nous proposons d'y voir la forme méroïtique tardive de l'élément autrefois transcrit « Piankh- ». Le nom du roi Aritene-yesbokhe pourrait ainsi être comparé avec celui du souverain napatéen Piankh-Aritene [79]. L'introduction du préfixe *yese-* est sans doute due à une évolution syntaxique ou morphologique de la langue méroïtique : elle montre en tout cas que le mot *boḫe* était un élément lexical, et non pas une évocation du lointain ancêtre. Les autres éléments de ces trois noms sont des théonymes appartenant à des dieux dynastiques : Amon pour Yesbokhe-Amani, Horus (mér. *Ar*) pour Aryesbokhe, et Aritene [80] pour Aritene-yesbokhe, ce qui pourrait confirmer le lien entre le sens du terme *boḫe* et le champ lexical de la royauté.

Cet élément apparaît de plus dans les noms de plusieurs particuliers sur le site de Karanog : *Boḫe* en *REM* 0225/4, *Boḫeye* en *REM* 0231A/4 et 0329/2, *Boḫeyi* en *REM* 0229/2-3, ces deux derniers étant des variantes qui désignent la même personne. Les deux individus en question sont des femmes, les hommes portant, comme les souverains précédemment cités, des noms où apparaît le même préfixe : *Yeseboḫe* en *REM* 0370/5-6 et 0387/5 (même individu), et *Yiseboḫe* en *REM* 0373/5.

Enfin, le mot *boḫe/yeseboḫe* est attesté comme élément lexical sur certaines stèles royales, mais en contexte très obscur, comme en *REM* 0407/10-11, 0408/2-3, 1141/10. Macadam avait suggéré de traduire *yeseboḫe* en *REM* 0408 par « incarnation [81] », mais cette équivalence semble hasardeuse. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que le terme est occasionnellement en relation avec la royauté, et qu'il peut décrire un type de relation entre la divinité et un être humain, mais on ne saurait sans risques essayer d'être plus précis, comme hélas pour tant de mots méroïtiques.

Outre le parallélisme que l'on peut constater avec « piankh- » dans les noms royaux, *boḫe* présente aussi une troublante ressemblance phonétique avec la reconstitution que nous avons précédemment proposée pour le nom de Piankhy. Une transcription égyptienne par *p-* d'un *b-* initial méroïtique n'est nullement improbable. Le *ʿayin* n'existe pas dans la langue de Koush, comme nous l'avons noté (voir n. 67). La voyelle que l'on transcrit *-o-* dans *boḫe* était apparemment prononcée [u] [82]. La nasale /n/ n'est écrite qu'exceptionnellement devant une consonne, et jamais devant *ḫ* [83]. Quant au *ḫ,* on l'a longtemps interprété comme une vélaire

78 Écrits en méroïtique *Aritene(:)yeseboḫe* (attesté en *REM* 0823, 0825 ; cf. D. Dunham, *Royal Cemeteries of Kush*. IV. *Royal Tombs at Meroë and Barkal*, Boston, 1957, Nº 19 et T. Eide *et al*, *Fontes*, nº 228), *Aryeseboḫe* (attesté en *REM* 0815 ; cf. D. Dunham, *Royal Tombs*, nº 22 et T. Eide *et al*, *Fontes.*, nº 216a), *Yeseboḫemni* (attesté en *REM* 0119, 0120, 0407 ; absent chez Dunham ; T. Eide *et al.*, *Fontes*, nº 276).

79 D. Dunham, M.F.L. Macadam, « Names and Relationships », nº 57.

80 Cette divinité est attestée comme ancêtre royal dans les textes de Naga (*REM* 0034A et B), dans l'inscription du roi Kharamadoye (*REM* 0094) et sur la stèle récemment découverte de la reine Amanishakheto (*REM* 1294).

81 M.F.L. Macadam, « Queen Nawidemak ». Allen Memorial Art Museum. Oberlin, Ohio, 1966, p. 61. Pour le mot *yeseboḫe*, voir F.Ll. Griffith, *Karanog*, p. 112 (Index C) ; F. Ll. Griffith, *The Inscriptions of Meroë*, *in* J. Garstang, A. H. Sayce et F. Ll. Griffith, *Meroë, the City of the Ethiopians*, Oxford, 1911, p. 67, 82 (Index) ; F. Ll. Griffith, *Meroitic Inscriptions II. Napata to Philae & Miscellaneous*, *ASE* 20, 1912, p. 27 ; H. Schuchardt, « Das Meroitische », *WZKM* 27, 1913, p. 183 ; D. Meeks, « Liste de mots méroïtiques ayant une signification connue ou supposée », *Meroitic Newsletters* 13, 1973, p. 18 ; N.B. Millet, « The Kharmadoye Inscription », *Meroitic Newsletters* 13, 1973, p. 40 et pl. 1 ; B.G. Haycock, « Problem... », p. 70-71 ; M. Hainsworth, *Noms de personnes*, p. 129 ; M. Hainsworth, « Recherches sur la segmentation automatique des anthroponymes méroïtiques », *Meroitic Newsletters* 20, 1980, p. 26 ; I. Hofmann, *Material*, p. 265-266 ; J. Leclant, « Études méroïtiques », Ann. EPHE, Ve section XCIV, Paris, 1985-1986, p. 254 ; L. Török *in* T. Eide *et al.*, *Fontes*, III, p. 914.

82 Cf. F. Hintze, *Beiträge*, p. 15.

83 Voir F. Hintze, « Zur Interpretation des meroitischen Schriftsystems », *Beiträge zur Sudanforschung* 2, 1987, p. 44-48.

© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

[x] ou [ç], à l'image de la phonologie égyptienne, mais nous avons récemment suggéré une réalisation labiovélaire [xʷ] [84]. Enfin le signe *e* possède plusieurs réalisations : il peut être muet, ou indiquer une voyelle [ə] ou [e] [85]. Le terme *boḫe* devait donc être prononcé [bunx͡ʷe] ou [bunx͡(ʷ)] [86], un parallèle satisfaisant pour la réalisation phonétique tardive ['poʔnχ͡eː] ou [poʔnχ͡] que nous avons supposée pour Piankhy, particulièrement si l'on considère que chacun de ces deux mots est le résultat d'une évolution séparée depuis le temps où les scribes les rapprochèrent en transcrivant le nom indigène de Piankhy.

Le résultat final de cette étude demeure bien entendu hypothétique et nécessiterait plus de preuves pour être pleinement assuré. Cependant nous pouvons affirmer avec une certaine confiance que le nom du roi Piankhy n'était pas prononcé « Piye » ou « Peye », comme le supposait Priese. Mais il avait tout à fait raison quand il suggérait que derrière le masque parfaitement égyptien de ce nom se dissimulait un anthroponyme méroïtique. Simplement il ne s'agissait pas d'un introuvable **pi/pe* signifiant « vivant », mais d'un autre terme, *boḫe,* dont la signification nous échappe encore. Comme on ne peut être certain de la prononciation originelle du mot, il vaut mieux revenir à l'ancienne translittération Piankhy. Elle sera plus proche de la réalisation phonétique du nom, et elle satisfera les mânes de ce roi, qui de son vivant désira tant être reconnu comme le plus égyptien des pharaons.

84 Cf. Cl. RILLY, « Une nouvelle lecture du signe méroïtique Q », *GM* 169, 1999, p. 107.

85 Voir I. HOFMANN, *Material*, p. 31-32 pour *e* « muet » et [ə] (« schwa »). Pour la valeur [e], comparer par ex. le méroïtique *Pedeme* « Primis » (Qasr Ibrim) et le grec Πρῆμις, ou le méroïtique *kdke* « Candace » et le grec κανδάκη.

86 On comparera avec *Boḫe-*/Πόγχης les transcriptions du toponyme méroïtique *Boqe* (*REM* 0247, 0569, 1088) chez Pline (latin Bocchis pour un original grec Βωγκις) et chez Ptolémée (Ἀβοῦνκις).

BIFAO 101 (2001), p. 351-368 Claude Rilly
Une nouvelle interprétation du nom royal Piankhy.
© IFAO 2024 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net